359. Londres, Mardi 5 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Ambition politique, Discours du for intérieur, Famille Guizot, Gouvernement Adolphe Thiers, Parcours politique, Relation François-Dorothée, Santé (enfants Guizot), Séjour à Londres (Dorothée)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-05-05
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitLady Palmerston m'a parlé hier de votre voyage. Elle vous attendait pour le 15 juin. C'est sans doute que vous lui avez dit. Mais elle a de l'incertitude sur les dispositions des Sutherland.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 412/108-109

Information générales

LangueFrançais
Cote993-994, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
359. Londres, Mardi 5 mai 1840
9 heures

Lady Palmerston m'a parlé hier de votre voyage. Elle vous attendait pour le 15 juin. C'est sans doute ce que vous lui avez dit. Mais elle a de l'incertitude sur les dispositions des Sutherland. Elle craint qu'ils ne veuillent être seuls assez longtemps. Ils sont désolés. Le Duc n'a encore vu personne. De plus on lui a dit (à Lady Palmerston) que Lord Burlington devait revenir avec eux à Stafford house et y rester quelque temps. Tout cela me préoccupe beaucoup. Que ferez vous ! Quand viendrez-vous ? Où serez vous? On me dit qu'il y a un très bon et très agréable hôtel, à Blackheath, plus près que le Park-hôtel de Norwood. J'y enverrai M. Herbet, après-demain. Mais cela ne serait bon que pour quinze jours ou trois semaines, en attendant que Stafford-House, vous fût ouvert. Quand vous recommencerez à voir Lady Granville, vous saurez quelque chose de plus. Je suis dans une grande perplexité. Mon désir de vous voir, de vous avoir ici, est extrême, bien plus profond, bien plus de tous les instants que je ne saurais le dire. Et ma crainte que, venue ici, vous n'y soyez pas bien, pas assez commodément, pas assez agréablement, est grande aussi. Mon affection pour vous est pleine de sollicitude, et de complaisance. Je voudrais rendre l'air constamment doux sur votre tête, la terre parfaitement unie sous vos pieds. Je me sens près de m'attendrir en pensant à vous, comme à ma petite fille malade.
Je suis seul, très seul, et au fond très triste d'être seul ; personne ne sait à quel point ce que je supporte me pèse. Mais je pense comme Orosmane, et je ne veux pas que, pour venir ici, ou quand vous serez ici : Il en coûte un souper qui ne soit pas pour moi.
En attendant pensez bien, regardez bien, je vous prie, à l'état des affaires. Il m'inquiète et chaque jour davantage. Les éléments de la situation ont été mis sous vos yeux. En
apparence et en elles-mêmes, toutes les questions sur le tapis sont misérables. Mais elles couvrent la dissolution, à laquelle si rien ne change la pente on peut être fatalement poussé. Or la dissolution au milieu de ce qui se passe, sous l'influence de la gauche prépondérante. C'est un mal et un
danger que personne ne saurait mesurer. Rappelez-vous sous quels auspices le cabinet s'est formé dans ses rapports avec moi : "Point de réforme, point de dissolution." Ce sont les paroles qu'ils m'ont écrites et dont j'ai pris acte. On m'écrit beaucoup, dans des sens fort contraires. Mais ce qu'on m'écrit m'importe assez peu, ce sont les faits qui me frappent. On ne me précipitera pas dans la réforme et la dissolution, je le sais très bien. Je ne veux pas qu'on my fasse glisser. Je ne veux pas me tromper sur le moment de reprendre le gouvernement de mon parti. Je ne veux pas non plus le laisser échapper. Mon honneur y est engagé comme le bien de mon pays. Encore une fois regardez bien à tout. Faites venir Génie. Causez à fond avec lui. Il est fort au courant et plein de sens. Pour les choses même pour moi, pour tout, ce qui vaut le mieux ce que je désire c'est que mon séjour ici se prolonge, se développe. J'y grandis pendant que mon avenir se prépare ailleurs. Je tiendrai donc ici jusqu'à la dernière extrémité. Mais il ne faut pas dépasser la dernière extremité.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/336

4 heures
Vous êtes aussi dans l'incertitude. Vous me promettez positivement le 15 juin, et probablement plutôt. J'attendrai désormais toutes les lettres avec un redoublement d'impatience. J'ai été hier chez Lord Grey, pour lui et pour Lady Grey. Je sais déjà qu'il en a été charmé. Il le désirait beaucoup. Il passe chez lui presque toutes les matinées à compter les gens qui viennent et ceux qui ne viennent pas. Je ne l'ai pourtant pas rencontré. Il est venu chez moi ce matin. J'étais sorti un moment pour mener M. Lenormant voir les tableaux de Sir Robert Peel. Je dîne Jeudi à Holland house, samedi chez Peel, le 16 chez Sir Gore Ouseley, le 17 chez lord Minto. Qu'est-ce que Sir George et Lady Philips qui m'invitent à dîner pour le 14 ?
J'ai bien envie de refuser. Hier soir un bon concert chez Mad. Montofiore, les Juifs. Ce soir, un bal chez la Comtesse de Falmouth. Lady Jersey me presse d'y aller. Lady Jersey
m'accaparerait volontiers. Elle est exigeante. Elle me fait la mine quand je ne vais pas chez elle assez souvent. Mais j'ai un grand courage contre les indifferents.
Adieu. J'ai une dépêche à écrire. Si je ne me trompe le médiation marchera à travers ses embarras. Les affaires qui commencent ne peuvent pas être finies. Les hommes sont paresseux et pressés. Ils veulent être arrivés et ne pas prendre la peine de marcher. Adieu. Adieu. Promenez-vous beaucoup. Je crois que le temps va changer ici. Je suis à Londres depuis plus de deux mois. Je n'ai encore vu pleuvoir que deux fois tout le monde dit que c'est inouï. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 359. Londres, Mardi 5 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-05.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/336

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 5 mai 1840
Heure9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024